

"L'esprit et la vie."

ÉTUDES CARMÉLITAINES
MYSTIQUES ET MISSIONNAIRES

23^e ANNÉE. — VOL. I.

AVRIL 1938

La réalité chrétienne du mariage

(UN CONFLIT VÉCU ENTRE L'ESPRIT ET LA VIE)

...Quand je me trouvais en face de Jean, dans le bureau de mon père, je le vis blême, les traits ravagés. Et sa voix frémissait pour me dire : « Pouvez-vous me laisser plus longtemps en cette indécision ? Dites ? Êtes-vous si cruelle ? »

Je n'ai pas senti une seconde ma volonté intervenir. Doucement, ma main s'est comme détachée de moi pour tomber dans la sienne.

Son « merci » vibrant m'apprit que je m'étais donnée.

Que savais-je de lui ? Ami de ma famille, il était de ceux que la nature semble avoir comblés et dont on dit, après une poignée de mains, qu'ils sont « sympathiques ». Depuis presque une année, sa recherche muette créait autour de moi une sorte d'obsession. Il flânait dans les rues où je devais passer, fréquentait les endroits où je devais me rendre. Et, toujours, pour me suivre des yeux, cet air admiratif... Heureuse au foyer paternel, j'étais sans curiosité devant la vie, sans impatience devant l'avenir. Ma jeunesse candide, défendue par le milieu, restait complètement ignorante des réalités de l'existence. Pourtant, les rencontres avec Jean provoquaient ma rougeur. Le sang coulait, soudainement plus chaud dans mes veines. Je me sentais troublée et mon jugement ordinairement ferme oscillait dans l'incertitude. Cette union aurait, — je le savais, — l'agrément de mes parents, mais ils se défendaient de toute pression, la décision devant venir de moi. Celui qui, depuis mon enfance, avait été le père de mon âme venait de mourir. Ma vocation au mariage lui semblant depuis longtemps claire, il avait assuré la préparation lointaine du sacrement, me montrant sa grandeur, dans la générosité et le sacrifice. Sa clairvoyance me manquait. Je priais avec toute ma ferveur sans sortir de mes hésitations. Plus expérimentée, j'aurais compris que tant de raisonnements et cette tendance même à soupeser les éléments de l'amour excluaient toute réalité d'amour...

Mon geste spontané de don venait de couper court à ces alternatives. La jubilation de Jean me transporta, sans aucun retour sur moi-même. Je songeais : « Comme il m'aime ! » Et je cessai d'analyser mon cœur. L'amour n'appelle-t-il point l'amour ?

Ambiance de fiançailles, que vous êtes grisante pour la jeunesse avec vos félicitations, vos fleurs, vos cadeaux. Aucun sacrement n'est précédé par une période aussi artificielle, aussi profane. Sans doute n'échappais-je pas complètement à cette atmosphère, mais je craignais de disperser mon âme et réagissais de mon milieu.

Dans mes causeries avec mon fiancé, je m'étendais volontiers sur ma conception de l'avenir. Non point avec le dessein de lui imposer mes vues : j'aimais à l'avance son autorité, mais pour lui faire don de tous mes désirs et avec le secret espoir qu'ils rejoindraient les siens. Notre futur foyer, je le voyais très simple et très uni, — heureux dans cette union totale. — Le dernier mot de l'amour m'apparaissait bien dans cette fusion de deux cœurs, de deux êtres, ne vivant plus que l'un par l'autre, l'un pour l'autre. Les enfants, je les attendais, nombreux comme les fleurs de mon amour. Il faudrait, pour les élever, peiner, souffrir sans doute. Mais tout était beau, tout était grand.

Jean m'écoutait en silence. La fumée de son cigare estompait un peu l'expression de son visage. Puis, il m'étreignait avec une fougue qui, selon moi, approuvait toutes mes paroles.

Pourtant, sans aucun mot perceptible, il m'arrivait de sentir mon cœur soudainement transi se rétracter jusqu'au malaise. « Peur instinctive de la vie », diagnostiqua un prêtre consulté. « Passez outre. » Je ne m'arrêtai plus à cette impression.

Jour des noces. Trop de fleurs encore, trop de mondanités au seuil du mariage chrétien. Cependant, j'avais saisi toute la gravité du « oui » que mes deux sœurs avaient déjà prononcé au pied de l'autel. Je m'insurgeais contre ces mariages « sacrificiels » où les époux, ministres du sacrement, viennent se moquer de Dieu à sa face et le prendre à témoin du mensonge de leur cœur. Je n'étais qu'une petite fille candide dans ma robe blanche. Mais je n'avais même pas voulu me regarder dans ma parure de noces. Comme une revanche à tout le superficiel, je ne voulais penser qu'au grand acte que j'allais accomplir. Après une confession générale, j'arrivais devant le Seigneur, disposée à sanctifier mon mari en lui donnant mon cœur et tout moi-même. J'ignorais les modalités de ce don, j'attendais que Dieu le bénît.

Loyale à coup sûr, ma main tremblait un peu sous l'étoile du prétre mais elle s'abandonnait et mon « oui » montait du fond de mon âme, sans réticence ni inquiétude.

La messe commençait. Je méditais dans la joie les paroles du psaume 127, inscrites au graduel :

« Ta femme sera comme une vigne féconde dans l'intérieur de ta maison; tes enfants seront autour de ta table comme de jeunes plants d'olivier. »

J'admirais que Dieu eût donné au couple délégation de sa puissance créatrice, appréciant quelle dignité Il lui conférerait, lui qui eût pu continuer à peupler la terre sans intermédiaire. Mais ce mystère de la procréation, je l'acceptais sans troubles et sans discernement. Je retrouvais dans mon missel les mêmes mots, en saint Paul et en saint Mathieu :

« ... Celui qui aime sa femme s'aime lui-même. Car jamais personne n'a haï sa propre chair... C'est pourquoi l'homme abandonnera son père et sa mère et s'attachera à sa femme et les deux seront une seule chair. »

« ... N'avez-vous pas lu que celui qui créa l'homme dès le commencement, créa un homme et une femme et qu'il dit: A cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère et il s'attachera à sa femme et ils seront deux dans une seule chair? Ainsi, ils ne seront plus deux mais une seule chair. Que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni. »

Ces textes me semblaient avoir valeur de symbole. Et j'aimais particulièrement cette prière qui cherche à l'épouse des modèles dans l'Ancien Testament lui-même :

« ... qu'elle se marie dans le Christ et persévère à se montrer l'imitatrice des saintes femmes; qu'elle soit aimable envers son mari comme Rachel, sage comme Rebecca, de longue vie et fidèle comme Sara..., qu'elle soit grave par sa modestie, respectable par sa pudeur, instruite dans la doctrine des choses du ciel; qu'elle soit féconde quant à la descendance, qu'elle soit intègre et pure et qu'elle parvienne au repos des bienheureux... »

Mon mari se tenait debout, bras croisés, à mes côtés, et je ne soupçonnais pas combien il était loin de moi.

Le « oui » qu'il venait de prononcer représentait pour lui le droit imprescriptible d'emporter cette petite vierge et d'espérer de sa candeur des sensations nouvelles... Il pensait que, tout étant définitif, les feintes devenaient inutiles.

Il mit sans retard une sorte de loyauté un peu cruelle à démentir son attitude approbative des fiançailles. Sans attendre..., le lendemain, il se montrait sous son véritable jour.

Le lendemain, réfugiée toute seule entre deux voitures du train de voyage de noces, je pleurais, luttant contre le désespoir. Mes larmes n'étaient point celles d'une pensionnaire naïve, mais devant les réalités conjugales. Je sentais quel écho elles pouvaient pu rencontrer en ma nature. Jamais je n'avais été une idéaliste pure et, si je voulais décrocher les étoiles du ciel, je ne savais pas d'avoir les pieds par terre. Les textes sacrés de la messe de mariage prenaient un sens non plus symbolique mais exact : ils pouvaient être très beaux. Mais à l'heure où toute la synthèse conjugale m'apparaissait du haut en bas, elle s'écroulait lourdement dans mon âme.

Mon élan de pitié, mué en amour, voulait joindre l'amour de Jean. Mais, — je le savais à présent, — mon mari ne m'offrait que l'impérieuse convoitise de ses sens de blasé. Dans son cœur, je ne trouvais que le néant. Après le désir — partie intégrante de l'amour mais qui n'est pas tout l'amour — je ne rencontrais que le vide. Si j'en jugeais ainsi, ce n'était pas seulement avec mon discernement tout neuf de femme, mais avec le douloureux renfort de confidences, reçues au cours de la nuit même. Une satisfaction brutale avait restitué à Jean sa nature d'égo-centrique. Maintenant, commodément installé, pourvu de cigares et de journaux, les nécessités du moment, il lisait ou sommeillait sans plus se soucier de moi.

Je cherchais à comprimer mes sanglots, blottie dans ce retrait où des curiosités étrangères venaient profaner ma souffrance. Je me sentais si robuste, je me savais si jeune et cette longue vie où tout ce que je rêvais de grand et de beau était déjà raillé et bafoué... Alors, mon amour ne serait qu'une caricature de l'amour?... Je me prenais à ébaucher la prière qui allait devenir la mienne : « Mon Dieu, j'étais pourtant loyale... » Et, sans pouvoir poursuivre parce que j'étouffais, une pensée revenait en obsession : Si le train déraillait... Si je mourais dans cette catastrophe, quel soulagement!... On dirait : « Elle est partie en plein bonheur ». Mais mourir serait une solution trop simple, il faut vivre, vivre... Alors, avec un sursaut de courage, cherchant l'air pour tamponner mes yeux rougis : « Je le ferai heureux, me disais-je, je veux le rendre heureux... Je veux. Et puis, il y aura les enfants... » Mais sur cette consolante perspective, une ombre passait : la crainte que mes petits ressemblent à leur père.

Je ne peux plus penser à la tragique intimité de ce voyage de noces. Épanoui, Jean ne sentait pas ma détresse. Il ne me voyait pas rôder autour de son cœur, l'appeler, y chercher ma place d'épouse. Il précisait toujours plus nettement, plus cyniquement les contours de ma vie, organisée en fonction de lui, de son bien-être et de ses aises. De toutes mes forces, criant vers Dieu, implorant de mes larmes secrètes, je voulais m'attacher à mon mari, recréer de l'amour avec ce qui n'était pas de l'amour. Ilvelles en lui quelque chose de plus profond, de plus haut, quelque chose qui soit véritablement conjugal et donne un sens noble à ce désir parti d'en-bas et qui ne dépassait pas son animalité. Quand ma recherche devenait trop évidente, elle était flagellée de sarcasmes et de dérision. Tout mon horizon n'était plus qu'un désert aride, le désert de l'amour.

Quand nous sommes rentrés, Jean était cyniquement lui-même et j'avais cessé, en apparence, d'être moi. Le mariage avait collé sur mon vrai visage un masque sous lequel, jour et nuit, j'agonisais. A chaque minute, j'agissais « comme si » j'avais rencontré l'amour, « comme si » j'aimais. Tout en me servant mes talents insoupçonnés de comédienne m'écœuraient. On me trouva pâlie et amaigrie. Sans s'alarmer. Au début des unions qui s'avèreront les meilleures, une ère de difficultés se traversa souvent. Deux amours se cherchent, s'entrechoquent, se blessent parfois avant de connaître la fusion totale. Il y a une réadaptation à la réalité qui doit se faire, que la grâce du sacrement favorise en dehors de toute intervention. Confortés par mon sourire, les miens observaient cette réserve.

Bientôt, des ennuis matériels vinrent justifier, pour le public, un dépérissement consécutif à ma souffrance. Mon Dieu! que ces ennuis me furent pourtant légers. Je les accueillais presque avec soulagement comme le vêtement qui dissimulerait mon intime détresse. Sans désirs de luxe, de plaisirs, d'élégance, avide seulement d'un vrai foyer, d'un véritable amour, de tous les biens moraux et spirituels auxquels le sacrement de mariage me donnait droit, je criais vers le ciel, luttant contre la tentation de l'accuser d'injustice. Mais où était cette grâce demandée avec tant de loyauté, de ferveur? Pourquoi ce devoir amer, trempé de larmes? Pourquoi mes supplications adressées en vain au Seigneur lui saient-elles mon mari, grossier, jouisseur, incapable de répondre à l'appel de l'amour? Pourquoi restait-il aveugle, sourd à tout ce que je lui offrais? Pourquoi étais-je seulement sa maîtresse parfois,

sa servante toujours et jamais son épouse, au sens élevé, au sens chrétien du mot? Pourquoi notre union demeurait-elle stérile? Pourquoi cette lutte toujours vaine et épuisante, malgré mon droit à la vie, mon droit à l'amour?

Il me semblait que la grâce du sacrement devait pouvoir changer ce pain substantiel d'amour la pierre de l'indifférence. Ah! comme je m'acharnais près de Jean, sans cesse rebutée, « comme si je l'aimais ». Tant de souffrance, tant de larmes jamais surprises... Mon père voyait, lui aussi, son gendre sous un aspect plus vrai, avec ses lacunes, ses incohérences. Mais, pris à mon jeu, il disait, soulagé sans doute : « Ma fille..., elle est folle de ce jeu. » Ne valait-il pas mieux qu'il le crût? Personne sur la terre ne pouvait soulager ma misère.

Murée sur moi-même, j'étais en public distante, fermée, presque sauvage. Quelles que fussent les précautions dont il entourait son prestige d'homme du monde, mon mari n'était pas sans maladrotesse à mon égard. Certains procédés désinvoltes éveillaient parfois la stupeur. Plusieurs fois, des offres de « compensations » me furent discrètement adressées. Elles m'indignaient comme un outrage de plus, comme un crachat sur ma disgrâce. Non, je n'étais pas la créature frivole, susceptible de caprices, de fantaisies, mais la femme créée pour un unique, pour un grand amour. Je le sentais plus que jamais et jamais cette vie conjugale ne m'avait paru plus belle qu'en s'avérant, jour après jour, inaccessible à mes désirs.

Six années de lutte, d'espoirs renaissants et sans cesse massacrés. Ce qui me semblait le plus effroyable, c'était de conserver sous les échecs accumulés un cœur bien vivant. La souffrance laëtre, déchire, meurtrit, elle laboure le cœur pour un autre Amour. Je ne le comprenais pas, ou plutôt, je sentais mon cœur en disponibilité et je voulais de toutes mes forces le garer, dans la crainte de rencontrer un jour celui qui aurait pu me combler ; un amour humain qui m'était maintenant défendu.

Puis, un jour, ou un soir... je ne sais plus, ce fut la rencontre.

En dehors de toute ma volonté, je sentis que mon masque s'était tout seul détaché et qu'un autre me contemplait dans la nudité de mon âme. Je n'eus aucun sursaut de pudeur ; de tout mon être secret, je lui faisais le don. Lui ai-je donné mon cœur consciemment? Je ne suis pas à l'heure où l'on se cherche des excuses. Un échange s'était fait aussitôt : à la place du mien, j'avais le cœur de l'autre. Nous avions fait sans le savoir chacun la moitié de la route, jusqu'au point précis où nous devions nous

joindre. Tout était simple. On eût dit que les choses ne pouvaient être autrement que ce qu'elles étaient. Je n'avais souffert que pour l'attendre ; il avait suivi dans la douleur le chemin qui le conduirait vers moi. Le mouvement de nature était conséquent à l'élan de nos cœurs, de nos âmes, mais ne l'avait pas commandé. Découvertes délicatement une à une, mes richesses intérieures enfouies parce que dédaignées, devenaient pour lui un enchantement. Tout prenait son sens ; nous ne nous étions rien dit et nos profondeurs nous étions réciproquement connues. Il semblait que jamais nous ne pourrions nous arracher l'un à l'autre. Mais voudrions-nous seulement l'essayer ?

Alors, je contemplai en face le drame. J'étais mariée. Il l'était aussi. Et l'amour qui m'envahissait toujours plus mettait en moi une joie presque infinie, comme un battement d'ailes : l'appel vers la plénitude de l'amour. Ce pourquoi j'étais faite n'était pas une illusion.

Je regardai le péché. Je lui donnai son nom affreux : l'adultère. Non, je n'acceptais pas d'être adultère. Mais, lui comme moi, nous savions très bien jusqu'où notre amour pouvait nous entraîner, jusqu'où il devait logiquement nous entraîner.

Je me réfugiais près de Dieu, appelant ses sévérités sur ma joie humaine, et je ne trouvais que sa miséricorde et sa bonté. Quand je communiais, le nom de l'aimé venait le premier sur mes lèvres et je ne sentais pas la réprobation divine répondre à ma prière. Sans doute ne voulais-je pas offenser Dieu. Mais je savais en quel péril était mon âme et je m'obstinais dans mon amour malgré son péril. Au fond de moi-même, je m'efforçais à essayer la synthèse d'un amour désincarné. Mais je savais le « Qui veut faire l'ange fait la bête » d'une actualité toujours vivante. Un jour pourtant, j'ai cru toucher à cette possibilité. Il avait un travail difficile et absorbant à faire. Il s'installa à mes côtés. De temps en temps, il levait la tête, nos yeux se rencontraient en silence. Puis, malgré mon ignorance, il m'exposait certains problèmes. Comment savais-je y répondre ? Il me disait : « Jamais je n'ai vu si clair... Vous êtes ma lumière. » J'étais heureuse. Tout était pur. Et c'est ce soir-là qu'il me quittait sur ces mots : « Hélas, il est écrit : *Celui qui a regardé d'un œil d'envie la femme de son voisin, celui-là a déjà commis l'adultère dans son cœur.* »

Comment nous le dissimuler ? De capitulation en capitulation, nous pouvions effeuiller le long du chemin la fleur de notre responsabilité. Nous savions trop, tous les deux, que ce qu'on

appelle la fatalité agit lorsque toute liberté psychologique a disparu. Sans doute n'y a-t-il plus alors que faute matérielle, mais bien avant le péché on en a assumé tout le poids. Nous avions une égale horreur de la vie de mensonge. Il m'avoua : « Je mets toute mon énergie à ne pas vous dire : « Venez. » J'aurais trop peur de vous voir me suivre. » Et il m'expliquait : « Vous souffrez trop un jour. Vous avez un tel besoin de vérité absolue, d'une vérité pour nous hors d'atteinte. »

Je contemplai alors l'envers de mon bel amour si vrai. Je vis ce qu'il avait d'équivoque, d'insoluble..., la puissance scandaleuse qu'il portait et qui restait à la merci d'une imprudence. Essant saigner mon cœur comme à plaisir, je le lapidais sans arrêt de toutes sortes d'épithètes, afin qu'elles finissent par prendre leur sens. Enfin, je fis sur l'autre mon geste de bourreau. Mais le geste avait deux tranchants quoique je ne voulusse point voir ma souffrance. J'emportai ce dernier regard plein d'un déchirant amour. Et je replongeai dans ma nuit.

Dans ma triste maison, rien n'était changé. Mon mari assuré des mêmes soins, des mêmes complaisances, n'avait pu soupçonner une seconde le drame qui l'avait frôlé. Ce rayonnement de tout moi-même qui m'effrayait tant il était révélateur, il n'en avait pas saisi le moindre reflet. J'étais restée sa chose ; je continuais d'être sa chose... Je jouerai donc jusqu'à la mort cette parodie de mariage sous la bénédiction sacramentelle, après avoir vu comme dans un miroir la belle union totale que Dieu ne consacrerait pas.

Je crois bien avoir dit aussitôt à Dieu que c'était bien ainsi. Les bonheurs humains ne font faillite que parce qu'on leur cherche une équivalence sur le plan de la vie. La vie — pas plus que la philosophie — ne pourra pour Roméo recréer une autre Juliette. Les cris désespérés de Rachel retentiront en vain dans Rama. Le saint homme Job blasphémera Dieu tant qu'il n'aura pas dépassé son grabat grouillant de vers et sa pourriture.

Néanmoins, je passais des jours noirs, parfois assaillie de regrets qui me trouvaient la plume en main, pour une lettre que je déchirerais ». Les mois, les années ont passé, sans jamais qu'un souvenir tangible, même banal, nous rappelle l'un à l'autre.

Après la douleur, le désarroi. Je ne savais pas combien l'amour condamné s'était infiltré en toutes mes heures. Je ne suis plus qu'une bonne volonté qui tâtonne.

Autour de moi, beaucoup d'autres souffrances. Je les scrute. N'éclaireront-elles pas ma misère ? A droite, à gauche, j'entends parler de « vies manquées ». Mais dire qu'une vie est manquée, n'est-ce pas accuser Dieu d'un délit d'injustice ? Ces vaines baignent dans l'amertume, se laissent saturer par l'amertume, jusqu'au jour où ils ne seront plus eux-mêmes qu'amertume.

Que Dieu m'aide dans le combat. Je ne veux pas être vaincue.

Alors, attendre ? Me résigner ?

Non. L'état de résignation me révolte. Cette inertie est un péché contre la vie. M'ensevelir sous les bandelettes du renoncement ? Allumer devant moi la toute petite flamme où brûlera sans fin l'huile de mes regrets ? Non. Sans doute, une pause est nécessaire pour me délester de ce que mes souvenirs ont de trop pesant. Mais il faudra repartir, le cœur encore endolori. Rien de négatif ne saurait me satisfaire. Ce n'est pas à ce néant qu'aboutit ma vie ardente. Et je crie vers le ciel : « Mon Dieu, vous m'avez donné la vie, rendez-moi ma joie de vivre. En vous cherchant, Vous, je sais que je la retrouverai pour toujours. Mais pourquoi restez-vous muet ? Où êtes-vous, Seigneur, où vous rencontrerai-je ? »

Alors, presque à mon insu, je suis retournée vers les débuts de ma vie conjugale... J'en retrouve les brisantes alternatives et je les fouille encore. Non que j'escompte y découvrir une humble possibilité négligée. Derrière moi, pas une brindille qui puisse faire un espoir. Je vais en pèlerinage là où j'ai dû recevoir une grâce qui m'est restée mystérieuse. Au pied de l'autel où mon âme d'enfant s'est ouverte toute grande, il est impossible que Dieu ne m'ait rien donné. Je me prends à méditer, à entrer dans l'épaulement du sacrement. Et je vois.

...L'union conjugale permet à l'âme de se délivrer. Elle a été associée à l'allégresse de la nature ; elle sent aussitôt qu'elle doit dépasser la nature. Elle peut alors chercher l'autre âme et lui parler le « langage des anges », aimer à la clarté d'elle-même, avoir avec l'autre ce contact tout suave que les frémissements de la chair ne parasiteront plus. Minutes courtes et magnifiques. Les époux doivent trouver l'un par l'autre, dans l'apaisement de leurs sens, une facilité d'élévation et de progrès spirituel.

Sans doute la flambée charnelle pourrait se faire dévorante, dessécher à son feu ce qu'elle ne peut brûler. Je sais. Mais ce serait la grâce du sacrement, si le conflit de la vie et de l'esprit se révélait irréductible ? Juger cette grâce insuffisante serait

insulter Dieu. L'amour conjugal qu'Il a béni ne saurait diminuer son Amour¹.

Ainsi découvrais-je, plus belle qu'au lendemain des noces, la synthèse conjugale pour en faire le sacrifice total et définitif. C'est seulement dans la plus terrible des tentations que j'en avais vu le mirage. Et je sentais combien, dans cette vocation d'épouse et de mère, je me serais pleinement réalisée et épanouie².

¹ En droit, rien ne paraît s'opposer à ce que dans le Sacrement de Mariage on puisse accéder à l'union mystique la plus haute, si telle est la vocation particulière. Le « Mariage spirituel » (très rare d'ailleurs) n'est d'ordinaire accordé qu'après de longues années de vie conjugale profonde. Qui niera que, dans un mariage chrétien, l'héroïsme soit fréquemment le danger et que l'amour des conjoints le facilite et le complique à la fois ? Avec l'âge pourtant, la concupiscence en général s'affaiblit. « L'habitude émousse les desirs de l'époux. Les maternités ont amené la femme à ne plus se donner qu'avec une tendre complaisance pour le père de ses enfants ». Et il y a la grâce accrue du Sacrement de Mariage. Craignez-vous qu'elle ne suffise pas ? Inutile d'imaginer que l'un des époux, attiré irrésistiblement par Dieu, se refuse à subir à contre-cœur le devoir conjugal. Une telle explication répugne. Dieu ne même va plonger l'âme dans la nuit passive de l'esprit, qui achèvera selon saint Jean de la Croix, la purification du sens. Au besoin même il provoquera quelque maladie capable de délivrer cette âme des soucis charnels. D'après sainte Thérèse, des maladies fondent habituellement sur les âmes parvenues aux « sixièmes demeures », au seuil des « Fiançailles » du « Mariage spirituel ».

Le cas de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, Madame Acarie, illustre tout ce qu'on peut dire. Elle a plusieurs grands enfants. Elle pratique une vie héroïque. Elle est souvent dans son extase. C'est l'époque des « sixièmes demeures » et de la « nuit passive de l'esprit »... La bienheureuse « était dans des souffrances intérieures extraordinaires jusqu'à tel point qu'il lui sembloit que Dieu l'avait entièrement délaissée et abandonnée et comme s'il n'y avait plus de miséricorde pour elle ». Vers le même temps, Madame Acarie se casse une troisième fois la cuisse. Depuis cet accident, témoigne dom Sans, « elle ne congneut plus son mari ». (P. BRUNO, *Madame Acarie épouse et mystique*, Desclée de Brouwer, pp. 102 et 104.)

Pour célébrer la sainteté et la haute mystique dans la vie conjugale, il n'est aucunement nécessaire de recourir au cas lointain et bien exceptionnel de sainte Cunégonde et de saint Henri son époux demeuré vierge. Rappelons-nous saint Louis. (NOTE DE LA RÉDACTION).

² Dans le très beau recueil *Médecine et Mariage* publié par le Groupe lyonnais d'Études médicales, philosophiques et biologiques (chez Lavandier, 5 rue Victor Hugo, Lyon), nous trouvons sous la plume du courageux animateur qu'est le Docteur Biot : « On voit des jeunes femmes que l'amour et l'activité sexuelle transfigurent physiquement et moralement. La constatation est classique en ce qui concerne la femme, et l'on rencontre souvent des mères de famille à qui chaque nouvelle grossesse apporte un renouveau de santé et de jeunesse spirituelle. Tant il est vrai que la femme est faite pour être mère. Comment cela s'explique-t-il biologiquement ? Il est classique de comparer la fécondation et la grossesse à une greffe thérapeutique qui possède sur les autres greffes l'incomparable avantage d'être vivante, de renouveler constamment ses messagers chimiques. Et comme cet organisme embryonnaire qui vit dans la mère est né de la fusion en une seule cellule du germe paternel et du germe maternel, on ne peut imaginer plus grande merveille que cette thérapeutique incluse par Dieu lui-même dans le mystère de l'amour humain. Si l'on ajoute à cela la joie sereine et apaisante que peut donner à un cœur féminin la certitude d'être aimée et le pouvoir de se donner en retour à un mari, à des enfants, on comprend sans peine que la vie d'épouse et de mère transfigure la femme, et c'est presque un prodige qu'elle puisse arriver à un même degré de sagesse humaine par une voie où elle ne rencontre pas de tels adjutants biologiques et moraux.

Pour l'homme la question est moins souvent traitée, elle est peut-être plus obscure. Et cependant si, dans l'acte d'amour, l'époux ne subit pas dans l'intime de sa chair une imprégnation aussi évidente que la femme, n'y trouve-t-il pas une occasion irremplaçable de rétablissement de l'équilibre nerveux ?

L'affirmation que nous formulons... vient-elle contredire ce que nous avons dit plus haut sur la possibilité d'atteindre à un splendide développement humain par le célibat ? Non, certes. Car dans l'ordre biologique et surtout dans l'ordre humain lequel dépasse par essence le plan strictement corporel, il y a place pour plusieurs chemins aboutissant au même but. Nous pouvons ici, sans crainte de ruiner ce que nous avons expliqué... reconnaître que l'activité conjugale normale est bienfaisante et qu'elle est, pour la moyenne humaine, le moyen de conquérir la plénitude de l'équilibre. » (pp. 28, 29). (NOTE DE LA RÉDACTION).

Je ne serai jamais « l'épouse » dans tout ce que ce mot contient d'élevé, de profond. Jean restera toujours ancré dans sa conception brutale et simpliste de l'amour, frustré sans le savoir du meilleur de son bien. Jusqu'à la mort, il m'appellera sa femme et ce moi qui aura pour lui le sens le plus plein sonnera pour moi le vide, le quel vide !

Je ne serai jamais « la mère ». Je ne dépasserai pas la honte en accompagnant le geste d'amour sans amour. Mon « fiat » a eu longtemps un goût de larmes. La perspective apparaissait splendide, par dessus les petites têtes absentes. Être mère, c'est faire œuvre d'éternité, c'est travailler à peupler le ciel.

Ici encore : renoncer.

Ah ! que Dieu me prenne en pitié. Je me sens jusqu'au frisson pauvre et dépouillée. Parfois, le désespoir m'a effleurée sans pénétrer en mon cœur hermétique. Je garde foi en l'Amour, le seul qui n'ait jamais trompé.

Et l'heure de Dieu est venue.

Lui seul pouvait rompre mes digues intérieures, me délivrer de ce moi qui désire, qui rêve, qui s'égare ; permettre à mon âme de s'élever au dessus d'elle-même. Il m'a comblée.

Je suis au Christ. Je vais au Christ. Non par le chemin que j'avais choisi : la large voie où l'on marche deux de front. Je vais au Christ par un sentier étroit, désert, ignoré, ouvert providentiellement à ma détresse. Je m'efforcerai de tirer Jean derrière moi comme un fardeau sacré et d'entraîner aussi d'autres âmes. « Être mère, c'est travailler à peupler le ciel ». Plus haute que la maternité selon la chair, il y a la maternité selon la grâce...

Une véritable libération me fait sans cesse exulter. Mon âme chante. Elle chante, non parce qu'elle est pauvre et dépouillée, mais parce que, pauvre et dépouillée, elle a trouvé Dieu. Je vis hors de moi-même dans une jubilation de tout moi-même. Je ne quitte pas la terre, elle n'est pas triste. Mais il me faut, à chaque instant, me dépasser. « Sauter par dessus son ombre », a dit Nietzsche. Mon bonheur réel et total ne sublimise rien des misères quotidiennes, mais je les détaille à une lumière qui n'est plus celle du jour. Avant d'être vécues, elles sont données. Ainsi n'étaient plus miennes, sont-elles sans poids et sans rigueur.

Le mariage a été pour moi la mort de tout ce que j'en attendais. Aucun de mes beaux espoirs n'est debout. Mais Dieu peut prendre, sans compter, parce qu'Il sait rendre sans mesure. Je comprends maintenant qu'il n'y a qu'une souffrance : c'est de n'être pas des saints. Et le mariage demeure le sacrement qui sanctifie...

★ ★ ★

La vie du Cantique Spirituel et l'esprit scientifique

Non seulement les chefs-d'œuvre sont un effet de vie, le fruit de la vie de l'auteur ; non seulement les chefs-d'œuvre sont un principe de vie, la cause d'un surcroît de la vie dans l'âme et l'esprit du lecteur ; mais les chefs-d'œuvre écrits et livrés à la presse ont encore une vie littéraire, faite du choix de leurs promoteurs, de l'accueil de leurs éditeurs, de la durée de leur fortune, et de tout cet ensemble d'avis, d'avant-propos, préfaces, avertissements, introductions, censures, qui ornent tout le début de leurs principales éditions.

Ainsi entendue, la vie littéraire des chefs-d'œuvre est parfois mouvementée. La vie du *Cantique Spirituel*, composé par saint Jean de la Croix, en est un bel exemple : du XVII^e au XX^e siècle, les trois éditions-types de Bruxelles (1627), de Madrid (1630) et de Séville (1703) s'en viennent prendre la place l'une de l'autre, et le font brutalement¹ ; pour nos contemporains, les Pères Gerardo² et Silverio³, les vieilles éditions peuvent se taire : il suffit d'écouter deux manuscrits qui se commandent, ceux de Jean et de Sanlúcar de Barrameda ; depuis quinze ans et plus, des périodiques nous disent que ces deux manuscrits, loin de se compléter, ont pris des positions adverses, et luttent sous nos yeux pour la vie⁴.

Qui donc sera l'arbitre de cette lutte pour la vie ? A qui revient le droit de décerner la palme ? Au juge que n'émeuvent guère ni les figures de rhétorique de nulle valeur probante, comme les indignations et les exclamations, ni les vœux les plus fantai-

¹ Cf. *Vie Spirituelle*, juillet 1926, p. [156-157].

² *Obras del místico doctor san Juan de la Cruz*, tome 2, Toledo, 1912, pp. 156 et 490. *Biblioteca Mística Carmelitana*, tome 12, Burgos, 1930, pp. LXI-LXIII.

³ Le *Cantique Spirituel* de saint Jean de la Croix a-t-il été interpolé ? *Bulletin Hispanique*, oct. 1922, pp. 307-342 ; — Le *Cantique Spirituel* interpolé, *Vie Spirituelle*, juillet 1926, pp. [109-162], janvier 1927, pp. [69-109], janvier 1930, pp. [1-11], février 1930, pp. [80-90], juillet 1931, pp. [29-50] ; — Le *Cantique Spirituel* de saint Jean de la Croix, Desclée de Brouwer, 1930, pp. LII-XCIV ; — Autour du *Cantique Spirituel*, *Études Carmelitaines*, octobre 1931, pp. 1-42, avril 1932, pp. 168-176, octobre 1932, pp. 125-156.